Les grandes figures combières d'autrefois – 8 – Paul-Auguste Golay, autrement dit David des Ordons, horloger de talent et conteur par excellence (1873-1937)

Nous devons ici rendre hommage à Louis-Samuel Golay qui, il y a quelques années, nous donnait un fragment de texte sur le Maître :

En 1928, suite au déménagement de Marcel Goy dans son chalet « le Mazot » de l'autre côté de la route cantonale, face au Crêt-Meylan[1]*, dans l'appartement libéré, un personnage déjà connu à la Vallée par ses écrits, renommé pour son incomparable talent d'horloger, cousin germain de mon père, né en 1873, donc son aîné d'un an, Paul-Auguste Golay. Les deux furent élevés côte à côte aux Piguet-Dessous, et dans leur jeunesse, ils se rendaient souvent ensemble à l'ancien café des Grandes Roches.*

J'en ai eu le témoignage émouvant en 1988. En effet, attablé par hasard avec un ami de l'Hôtel de Ville de l'Abbaye, en face de nous, un homme très âgé d'environ 90 ans, Joseph Frioud. Me présentant à lui, mon deuxième prénom de Samuel suivi de Golay l'avait intéressé, me demandant si j'étais par hasard le fils de Samuel Golay. A ma réponse affirmative, il m'a dit qu'enfant il habitait à l'ancien café des Grandes Rochest et qu'il gardait un souvenir précieux de deux sympathiques bons clients, cousins, précisait-il, Paul-Auguste Golay et Samuel Golay. C'était l'unique fois que j'entendais un témoignage pareil datant de presque 80 ans !

Ce cousin Paul-Auguste Golay, père de 3 filles mariées, était l'époux d'une brave allemande, originaire du Grand duché de Bade qu'elle prononçait : G'rrand tuché de Pâte ! A part ces déformations normales, nous la comprenions bien. Elle soignait maternellement son mari âgé de 55 ans, atteint de malaises cardiaques, en déclarant qu'il était souvent très fatigué, en train de fabriquer encore… « un perpétuel » pour chez Victorin Piguet.

J'ai été en fin d'après-midi quelques fois rendre visite à ce cousin qui se rendait compte que ce gros gamin de 14 ans était fort intéressé à son travail, « mordu de mathématique ». J'étais impressionné par le savoir de cet horloger capable de réaliser un mécanisme de montre qui indiquerait les levers et couchers de soleil chaque jour à New-York. Cela dépassait mon entendement. Je crois que ces années-là il était le seul horloger capable de réaliser un mécanisme aussi difficile, complété souvent par l'indication de l'heure sidérale. Car pour concevoir un tel mécanisme, il était laissé à lui-même, esquissant des croquis. Il fallait posséder une dextérité à la hauteur de ses idées, car toutes les pièces découpées dans des plaques d'acier devaient être limées, tournées et, les fonctions terminées, polies par ses soins. Cet étage d'une grande complication devait s'adapter au mouvement de base afin que tout fonctionne à la seconde

[1] C'était la première construction d'un bâtiment dans ce quartier. Il n'avait pas l'allure d'un chalet suisse. C'était en fait une simple maison familiale d'un seul étage, mais en bois.

près. Henri Daniel Piguet, par la suite, m'a déclaré : « des artistes pareils auraient mérité des salaires bien supérieurs ! » Pour ces artistes horlogers, leur satisfaction de participer à la création d'un chef-d'œuvre comblait leur honneur…

J'ai su par la suite que j'avais examiné, un peu gauchement à l'aide d'un verre à grossir, des bascules, cames et ressorts qui feraient partie de la plus grande complication réalisée à ce jour au monde. 21 complications composaient ce chef-d'œuvre. Durée d'études : 3 ans, plus 5 ans de travail. Complètement construite par des horlogers combiers, repassées par Henri Daniel Piguet, livrée en 1932 à la maison Patek. Montre à double face (un cadran de chaque côté). Boîtier or 415 gr., 4 étages de mécanismes, plus de 900 pièces dont 19 aiguilles. Vendue 60 000 à Patek en 1932 qui avait reçu cette commande d'un riche américain. Elle orne aujourd'hui le musée privé de M. Altwood à Rockford dans l'Illinois, aux USA[2].

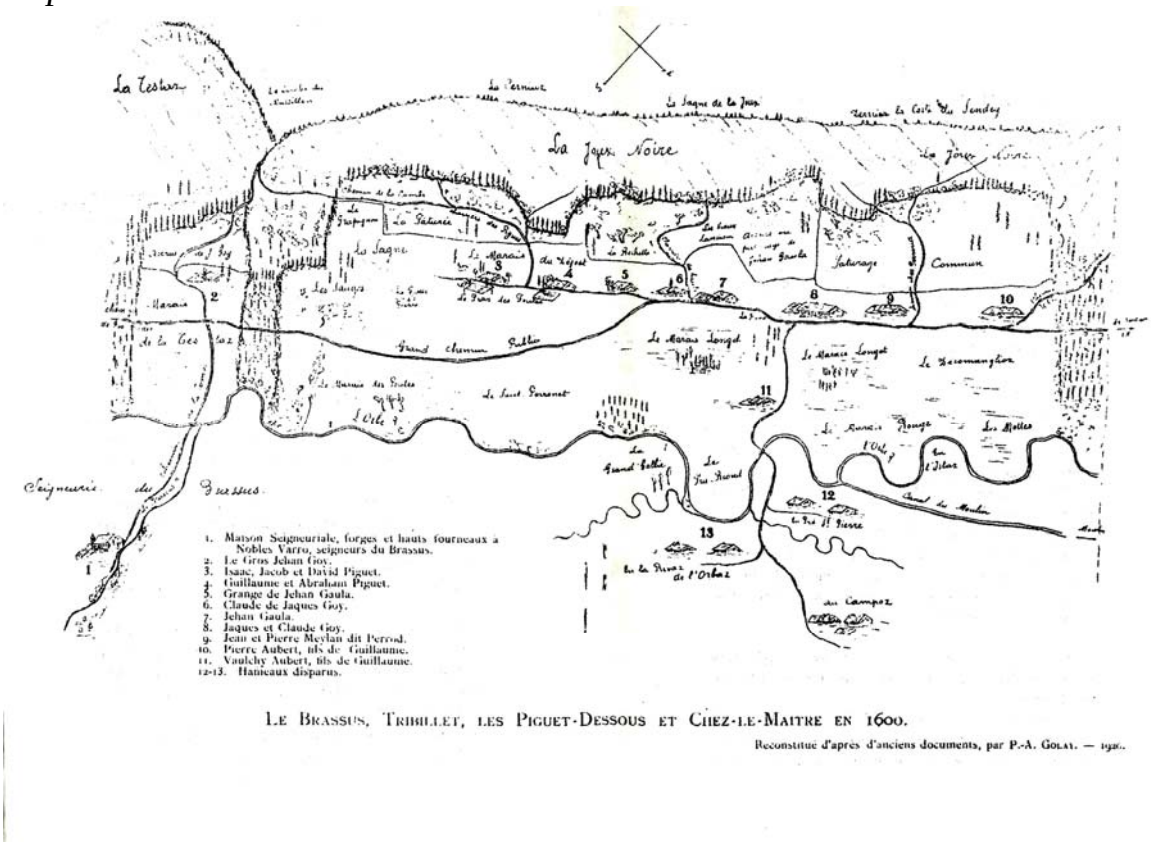
La grande complication N° 198385. Patek Philippe/Victorin Piguet, construite de 1928 à 1932.

Paul-Auguste Golay, historien, était aussi artiste dessinateur en fusain. Il avait, suite à ses recherches sur la colonisation du village du Brassus, dessiné une carte de géographie, vers 1600, où l'on constatait qu'à part la maison seigneuriale de la Lande et quelques hauts fourneaux, 10 petits hameaux portaient les noms de la famille qui y habitait. Aucun nom n'a survécu. La forêt compacte descendait jusqu'aux côtes des Piguet-Dessous, une forêt étroite traversait la Vallée dans la région du Crêt-Meylan, un seul chemin du Brassus traversait l'Orbe en direction des Tribillets, reliant quelques hameaux en direction du Sentier. Le pont du « Pra-Riond » rejoignait « Le Campoz » (donc non relié au Brassus). En 1600 la population du Chenit devait compter environ

[2] La photo ci-dessus est tirée de l'ouvrage : Daniel Aubert, Montres et horlogers exceptionnels de la Vallée de Joux, tome premier, Editions Antoine Simonin 1993. On trouvera aux pages 37 à 40 de ce même ouvrage tout ce que l'on souhaite savoir au sujet de cette pièce extraordinaire.

278 habitants, dont 120 pour la région du Brassus, selon l'estimation de ce cousin historien. Il était intarissable sur les histoires de loups. Tout un vocabulaire est tombé dans l'oubli. Va-t-en pendant que le loup soupe ! disait-on à un gamin attardé chez un voisin. A propos de la férocité de ces loups, j'avais profité pour demander à ce cousin : combien d'habitants, selon lui, étaient décédés suite à l'agression d'un loup ? Aucun… car malgré tout ils craignaient l'homme et son fusil… Donc le mot féroce était un peu surfait !

C'est lui qui m'a parlé de l'incendie du Crêt-Meylan, causé par la foudre en août 1765 en tombant sur la maison de bise. Elle causa la mort de Sébastian Reymond, le propriétaire, resté dans les flammes, prisonnier derrière les barreaux d'une fenêtre du rez-de-chaussée. Par la suite, même avant 1800, petit à petit, les barreaux posés pour se défendre contre les attaques des loups ont disparu.



LE BRASSUS, TRIHILLET, LES PIGUET-DESSOUS ET CHEZ-LE-MAITRE EN 1600.

Reconstitué d'après d'anciens documents, par P.-A. GOLAY. — 1920.

Paul-Auguste Golay écrivit la brochure « Le passé des Piguet-Dessous », en 1923. D'autres publications ont paru dans la FAVJ sous son pseudonyme David des Ordons. Concernant mon nom, il m'avait indiqué qu'à sa connaissance, un seul nom de Louis Samuel Golay était resté dans ses souvenirs. Celui-ci, né en 1783, décédé en 1855, horloger de renom, avait fondé une fabrique de balanciers. Cet homonyme devait être un personnage important, beau-père d'Antoine Le Coultre, fondateur de la Grande Usine, né en 1803, décédé en 1881.

Bien entendu, j'était un peu « flatté », mais comme étant né Reymond, c'était pour moi une anecdote historique appréciée.

Par la suite, sa petite fille Monique Vuilloud née Lugrin, car sa maman Suzanne (appelée toujours la Poupe dans la famille), deuxième fille de Paul-Auguste, avait épousé Paul Lugrin, son contemporain, né en 1900, à la carrure du fort lutteur qu'il était. Nommé Juge de Paix, les jeunes gens s'écartant du droit chemin devaient passer devant lui un fort mauvais quart d'heure… remis de suite sur le droit chemin ! J'en ai connu. Bien sûr qu'en ces années-là, il s'agissait de quelques verres consommés en trop. La drogue était encore inconnue.

Cette petite cousine m'a fait don de l'arbre généalogique de la famille Golay, fruit d'un travail considérable de son grand-père Paul-Auguste.

Souvent consulté par le professeur Piguet, Paul-Auguste Golay n'a habité que 3 ou 4 ans le Crêt-Meylan. Car sa brave épouse avait la maladie des déménagements. Reparti au Sentier, il y est décédé en 1937, à l'âge de 64 ans, suite à une crise cardiaque.

Ce beau texte, mis à part celui que nous vous proposons aujourd'hui, sera peut-être le seul à parler un peu sérieusement de ce merveilleux conteur que l'on peut découvrir ci-dessous, avec sa barbe de vieux suisse et son regard à la fois pénétrant et inquisiteur. Il voit au travers de vous et sait qui vous êtes, personnage falot sans consistance ou doué d'une personnalité qui mériterait que l'on vous accorde attention !

Un hommage avait tout de même paru dans la FAVJ suite à son décès en 1937. Ce qui n'était que justice, puisque cet homme avait donné au cours des décennies de nombreux papiers à notre journal local :

+ Paul-Auguste Golay[3]

On nous écrit :

Celui qui vient d'être enlevé à l'affection ses siens et à l'estime de ses concitoyens, était un caractère.

Sans avoir fait d'études, le défunt avait acquis une culture remarquable. L'histoire locale l'intéressait surtout. Qui n'a apprécié son ouvrage sur le « Passé des Piguet-Dessous », comme aussi ses récits plus courts, tous d'une documentation très sûre, écrits dans une langue savoureuse ?

Paul-Auguste Golay connaissait mieux que personne la généalogie de nos familles bourgeoises, aussi fut-il souvent consulté par ceux qui tenaient à se renseigner sur leur ascendants.

Celui que nous regrettons jouissait d'une mémoire remarquable. Sa conversation primesautière était agrémentée d'anecdotes, de bons mots, et de réminiscences du temps jadis. Il professait un véritable culte pour notre vieux patois qu'il maniait avec aisance.

Mais Paul-Auguste avait bien d'autres dons encore. Il fut horloger émérite, chanteur fort goûté, dessinateur à ses heures. Dommage que les circonstances matérielles aient empêché un être aussi doué de consacrer tout son temps aux disciplines qu'il affectionnait.

Le regretté défunt connut de bonne heure la souffrance qu'il supporta avec résignation. La mort ne l'effrayait nullement. Il la voyait venir en sage et sans révolte. Tenaillé par la maladie, alité depuis près d'un an, Paul-Auguste Golay sut garder jusqu'au bout sa sérénité, son caractère amène.

Une dernière satisfaction lui fut accordée. Il parvint, en se crispant, à mettre au net le gracieux conte de Noël qu'on a pu lire l'autre jour dans la Feuille d'Avis, sous le pseudonyme de David des Ordons.

Notre ami s'en va à 64 ans, sans avoir donné sa mesure. Puisse une vie si bien remplie servir d'exemple à plusieurs !

Nous voici avec un homme dont l'essentiel de la vie a été posé. Il nous reste à affiner le portrait, en parlant surtout de son œuvre littéraire.

Il n'avait été publié qu'une seule fois dans une revue ou journal autre que la FAVJ. C'était dans la Revue historique vaudoise de 1923 où son texte sur les Piguet-Dessous avait été accepté et apprécié. Ce qu'on comprend à l'évidence, tant ces quelques pages étaient non seulement fort bien documentées, ainsi que

[3] FAVJ du début de 1937, référence exacte malheureusement oubliée. Article non signé mais probablement de Roland Dupuis, directeur de la FAVJ

le dit ci-dessus le chroniqueur, mais pleines d'humanité, celles-ci transparaissant à l'envi au travers d'anecdotes diverses ou de petits faits conté dans un style qui a toujours fait de David des Ordons un maître de français, et non seulement de patois, langue en laquelle il se mouvait à l'aise.

Témoigne de son intérêt pour notre vieux langage, les correspondances nombreuses qu'il entretint sous cette forme avec le professeur Piguet, grand spécialiste linguistique mais auquel il aurait pu lui en apprendre beaucoup. C'est très certainement pour cette raison que le professeur Piguet l'avait en haute considération et le mandait souvent pour quelques renseignements supplémentaires quant à un sujet donné. Une amitié parfaite par ailleurs régnait entre ces deux personnages, se tutoyant et se donnant du « *Mon tché* » à tour de bras.

Paul-Auguste Golay habita longtemps les Piguet-Dessous où serait probablement resté si son épouse n'avait eu la folie des déménagements !

Cette correspondance, préservée, d'une haute élévation culturelle et morale, donnera un jour, on l'espère, lieu à une publication. C'est délice que de suivre deux amoureux du passé sur les chemins si enrichissants de l'histoire.

Paul-Auguste Golay donna donc de nombreux articles à la FAVJ qu'il enrichissait de la plus belle des manières. Dommage du peu, pourrions-nous dire rétrospectivement. Il faut croire que la mise au point des mouvements compliqués dont il avait la commande lui prenaient tout son temps, et que ce n'était que le soir, entre onze heures et minuit, qu'il pouvait enfin se mettre à la plume et faire revivre le bon vieux temps.

La forme de ses différents écrits est classique, le ton est primesautier, et de les lire est un régal qu'il ne nous sera peut-être plus donné l'occasion de connaître, un tel auteur ne pouvant aucunement être remplacé. La plupart de ces textes forment trois brochures des Editions le Pèlerin.

1. Bonnes vieilles histoire pour la Noël et le Nouvel-an, 1983.

2. Histoire de loups, là où l'auteur excelle, avec une nouvelle intitulée précisément « Va-t-en pendant que le loup soupe ! », et une autre au titre fort évocateur de : « Ma première rencontre avec le loup », 1984.

3. Anecdotes de l'ancien temps, 1985.

Le tout a été réuni en 1998 dans une quatrième brochure intitulée : « Récits d'antan ».

David des Ordons, autrement dit Paul-Auguste Golay, a aussi écrit, outre sur les Piguet-Dessous, sur l'Hôtel de la Lande à l'occasion de son incendie de 1934, et bien entendu sur l'homme perdu, texte de 1928 qui donnera la brochure « A la recherche de l'homme perdu », 1995.

Mais ce qui nous retiendra surtout, ce sera : « Aventures de Pierroton Maréchaux », incontestablement son chef-d'œuvre.

Dans cette histoire bâtie sur un fait divers du début du XVIIIe siècle, un jeune garçon se perd dans le Risoud. Il finit par se retrouver dans un alpage français où le berger l'accueille et le séquestre, considérant qu'il aura là du personnel bon marché. Une épouse entièrement inféodée à son mari rétablit néanmoins un semblant d'équilibre à un trio de personnages plus vrais que nature. Que l'enfant puisse fuir, cela apparaîtrait comme tout à fait naturel. Malheureusement le jeune Pierroton est résolument perdu, ne sachant plus où est le nord et découvrant avec stupeur que le soleil n'est plus à la bonne place. Et comme son gardien fait tout pour le désorienter, lui faisant croire de plus que les espaces qui entourent le chalet, précisément dans la direction qu'il devrait prendre, regorgent de bêtes maléfiques, ces *« crassets »*, comme on disait dans le temps, l'enfant ne sait plus de quel côté il faudrait fuir.

On devine la suite. Pierroton n'est pas sot et à force de raisonnements divers, il finit par remettre le soleil à sa bonne place et en conséquence peut à nouveau situer le côté où se trouve la Vallée. Alors, profitant de ce qu'il doive aller chercher du bois dans la forêt, il prend la poudre d'escampette pour enfin regagner sa chère patrie !

Tout est bien qui finit bien. Et le narrateur de conclure :

Nous étions un samedi, ce que j'ignorais absolument, ayant perdu là-haut toute notion du temps. Il me semblait y avoir passé tout un mois, alors que mon absence se réduisait à douze jours.

Une grande battue était prévue pour le lendemain. On n'eut pas besoin de la décommander, la nouvelle de mon retour s'étant répandue partout.

Après un sommeil sans rêves, je me levai de bon matin et je me rendis, avec mon oncle Abram, au prêche du Sentier où, du haut de la chaire, Monsieur le Ministre Malherbe rendit grâces à Dieu de mon heureux retour.

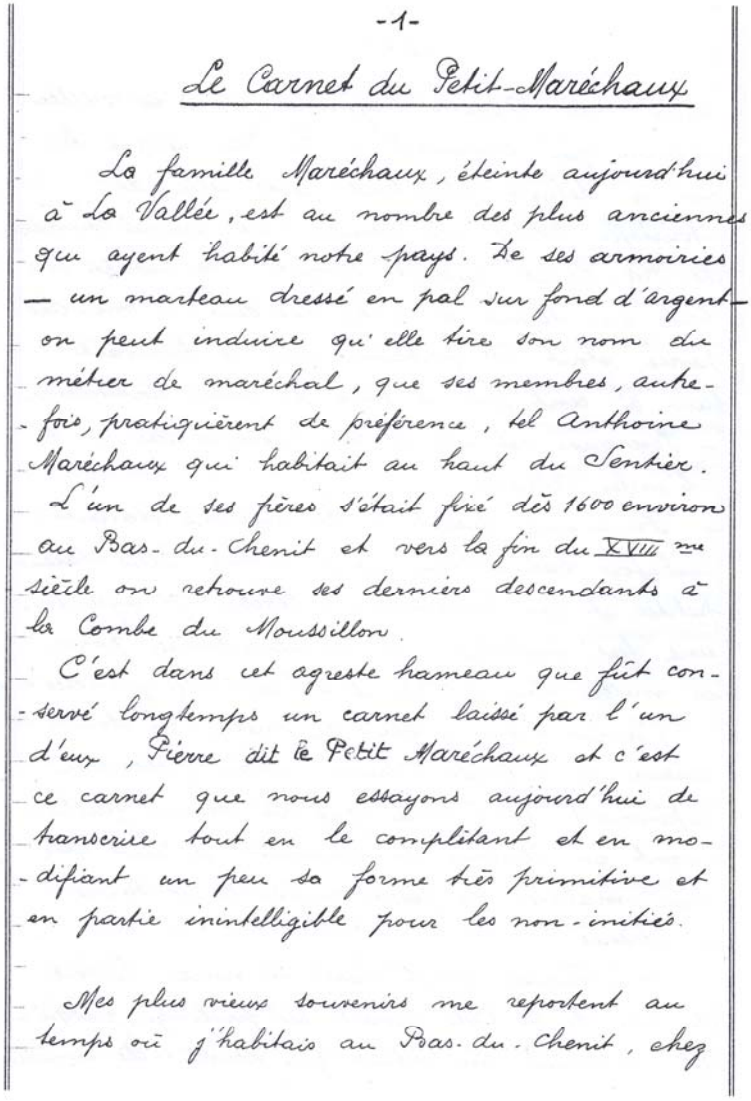
La dernière version en date des « Aventures de Pierroton Maréchaux ». Il s'agit d'un reprint du texte original de David des Ordons dont la clarté permet une lecture facile.

Nous nous sommes souvent posé la question de savoir si l'histoire découlait de faits véritablement authentiques, ou si elle était purement inventée.

Nos recherches n'aboutissent qu'à un résultat médiocre.

Considérant qu'il y a ici le pasteur Malherbe, nous ne pouvons qu'être au début du XVIIIe siècle, soit entre 1704 et 1710. Pierroton pouvait alors avoir quelque quatorze ou quinze ans, l'âge où l'on peut se rendre utile dans un chalet. Cela reporte sa naissance vers 1690. Or le registre de la paroisse du Sentier[4] nous donne, pour les confirmations de Pentecôte 1705 qui eurent lieu le 13 mai, un Pierre feu Abraham Mareschaux. On trouve encore pour la confirmation de Pentecôte 1707 : Anne fille d'Abraham Mareschaux et Elisabeth sa sœur.

[4] En possession des archives du village du Sentier.



-1-

Le Carnet du Petit-Maréchaux

La famille Maréchaux, éteinte aujourd'hui à La Vallée, est au nombre des plus anciennes qui ayent habité notre pays. De ses armoiries — un marteau dressé en pal sur fond d'argent — on peut induire qu'elle tire son nom du métier de maréchal, que ses membres, autrefois, pratiquèrent de préférence, tel Anthoine Maréchaux qui habitait au haut du Sentier.

L'un de ses pères s'était fixé dès 1600 environ au Bas-du-Chenit et vers la fin du XVIII me siècle on retrouve ses derniers descendants à la Combe du Moussillon.

C'est dans cet agreste hameau que fût conservé longtemps un carnet laissé par l'un d'eux, Pierre dit le Petit Maréchaux et c'est ce carnet que nous essayons aujourd'hui de transcrire tout en le complétant et en modifiant un peu sa forme très primitive et en partie inintelligible pour les non-initiés.

Mes plus vieux souvenirs me reportent au temps où j'habitais au Bas-du-Chenit, chez

La première page du manuscrit de « Aventures de Pierroton Maréchaux », original déposé aux ACV, fonds Donald Aubert, cote PP82/165.

Pierre Mareschaux, confirmé à 16 ans, serait donc né en 1689.

C'est le seul de l'époque qui puisse correspondre. Malheureusement pour l'ensemble de l'environnement familial tel qu'il est décrit par David des Ordons, ces quelques noms ne collent pas trop. Admettons cependant des naissances de frères et sœurs antérieures à 1689, notes qui ne figurent pas dans le registre paroissial. Admettons aussi que l'oncle Abraham soit frère de la mère de Pierroton plutôt que son père qui porte aussi le nom d'Abraham.

Situation compliquée et d'ailleurs sans qu'elle ait une importance primordiale. L'intérêt du récit réside surtout dans l'histoire, plus encore dans cette ambiance XVIIIe siècle si bien reconstituée par le Maître qui nous a donné-là un véritable bijou littéraire, celui-ci maintes fois repris par les Editions Le Pèlerin qui en auraient fait leur fonds de commerce s'il était encore possible de passionner les foules avec ces vieilles histoires d'autrefois.

Pierroton Maréchaux avait paru pour la première fois sous forme de feuilleton dans la FAVJ en 1935. C'est probablement à cette époque qu'il avait été mis en forme par David des Ordons dont l'écriture est belle, sans qu'il n'y ait pourtant de particularités dignes d'être relevées, tout à fait celle d'un instituteur de l'époque, qui dénote sa maîtrise parfaite de la langue et sa culture toute classique.

Notre regret, laissant l'auteur à son destin posthume, sera que celui-ci ne nous en ait pas donné plus, alors qu'il aurait aisément pu, s'il l'avait voulu, être le vrai chroniqueur de la Vallée, faisant la jonction entre un présent qu'il tentait de maîtriser par la construction de mouvements d'horlogerie d'une difficulté inouïe, et le passé de la région au fond duquel il pouvait aisément plonger de par sa prodigieuse mémoire.

C'était un homme d'une discrétion et d'une modestie exemplaire que l'on se doit pourtant aujourd'hui encore de ne pas oublier.